

PROJET DE STEFANSSON POUR DEVELOPPER LES RÉGIONS DU NORD CE PROJET RÈGLERAIT TOUTE QUESTION DE RARETÉ DES VIVRES À L'AVENIR

Une région couvrant au delà d'un million de milles carrés de pâturage où le bœuf musqué et le renne pourraient vivre toute l'année et fournir au monde entier toute la viande et la laine nécessaires.

Au cours d'une conférence qu'il donnait le 6 mai devant les membres du Sénat et de la Chambre des Communes, Vilhjalmur Stefansson, explorateur des régions arctiques, exposait un projet par lequel on pourrait transformer les régions arctiques et sub-arctiques du Canada en une vaste source d'approvisionnement de laine, de lait et de viande.

Tout récemment M. Stefansson soumettait le projet à l'honorable Arthur Meighen, ministre de l'Intérieur, dont le ministère gère toutes les affaires se rapportant aux ressources naturelles du nord, et c'est à ce moment qu'on jugeait à propos qu'un tel projet devrait être exposé devant les représentants du Sénat et des Communes.

Le projet de M. Stefansson demandait qu'on importe dans le nord canadien de nombreux troupeaux de rennes et qu'on y fasse la domestication de grands troupeaux de bœufs musqués. Ces deux bêtes fournissent le lait et la viande, et, en plus, le bœuf musqué donne aussi la laine. En somme la situation dans le nord se résume à ceci :

En été on y trouve en abondance la végétation qui constitue la nourriture voulue pour ces animaux; cette même nourriture peut encore servir pendant l'hiver. On estime qu'il y a dans le nord environ un million de milles carrés de ce genre de pâturage. En hiver le climat est trop froid dans ces régions pour des animaux domestiques ordinaires, mais le renne et le bœuf musqué y peuvent facilement trouver leur subsistance pendant toute l'année.

M. Stefansson dit que celui qui connaît la viande de renne est prêt à déclarer qu'elle est la meilleure au monde. Pour ce qui est de la viande du bœuf musqué, il dit que pendant toute une année de son séjour dans le nord, son équipe s'est presque totalement nourrie de cette viande; puis il ajoute qu'on pouvait difficilement la distinguer de la viande de bœuf ordinaire. A cause de ces faits, M. Stefansson prétend qu'on peut utiliser le nord canadien pour régler la question de la rareté de la viande aujourd'hui comme à l'avenir. Il fait remarquer qu'une industrie de ce genre faciliterait de beaucoup la mise en valeur des richesses minières et autres du nord.

Au cours de ses remarques, M. Stefansson déclara que :

Chez nos ancêtres la domestication des animaux a pris naissance dans la partie sub-tropicale de l'Asie, pays d'origine de la vache, du mouton et du cheval. A cause du conservatisme qui nous pousse à préférer les aliments auxquels nous sommes habitués, nous avons toujours depuis ces temps reculés travaillé à pousser ces animaux vers le

nord et en dehors de leurs propres limites. Par exemple, dans un pays comme le nord de la Norvège, ces animaux sont déjà rendus beaucoup au delà de leurs frontières naturelles et leur élevage n'est guère profitable parce qu'il est nécessaire de les nourrir au foin et de les engranger pendant une partie considérable de l'année, ce qui entraîne de grands frais et beaucoup de trouble. Il tient un peu du tempérament d'un grand nombre parmi nous, malgré que ce soit peu sage, d'aller à l'encontre de la nature et d'obliger celle-ci à se courber à notre volonté. Cette manière d'agir ne saurait nous mener à quelque succès durable, et le parti le plus sage à prendre est de nous adapter aux conditions locales. Par conséquent, en ce qui concerne nos animaux domestiques, on ne devrait pas chercher à les pousser en dehors de leurs territoires naturels, mais on devrait adopter quelques autres animaux dont la viande est également bonne et qui sont, à cause de leur nature, plus acclimatés aux régions du nord.

LE RENNE DANS L'ALASKA.

Le gouvernement américain, il y a environ vingt ans, introduisit dans l'Alaska arctique 1,280 rennes domestiques. Le gouvernement agissait ainsi plus dans un but charitable puisqu'il cherchait par ce moyen à donner aux Esquimaux de ces régions une sorte d'indépendance économique. A cette époque, on pensait que ce but ne serait jamais atteint, et peu de gens parmi ceux qui croyaient à la réussite de l'entreprise se seraient imaginés des suites considérables d'un tel projet pour l'Alaska d'abord et pour le monde entier dans la suite. Sous les soins des Esquimaux, ces troupeaux sont augmentés en nombre à tel point que le nombre original a doublé en trois ans. Mais ils ne sont pas nombreux les genres d'animaux entre les mains des blancs qui ont doublé leur nombre en deux ans. La seule explication de cette différence est que les blancs voient plus loin dans l'avenir que les aborigènes et ne tuent que les animaux mâles. D'autre part, les Esquimaux tuent un certain nombre de femelles à chaque année à cause de la mode dans les vêtements. Pour l'Esquimaux, une peau de renne tachetée ou blanche comporte la même valeur qu'une peau de renard argenté peut avoir pour nous; c'est-à-dire une valeur dépendant de la rareté, sans égard à la chaleur que peut donner une peau ou à une autre qualité quelconque. Pour cette raison la plupart des rennes femelles ayant une peau tachetée ou blanche sont abattues avant qu'elles aient atteint l'âge de trois ans, car après cet âge la peau de ces animaux n'aurait pas la même valeur pour les vêtements au point de vue des Esquimaux.

Lorsque le gouvernement américain fit cadeau de ces rennes aux Esquimaux, il leur fit promettre de ne jamais vendre une femelle de ces animaux à un blanc, et cela dans le seul but de servir les intérêts de leur bien-être économique. Mais on a découvert qu'il était nécessaire de s'assurer les services des Lapons pour instruire les Esquimaux dans la manière de soigner les rennes, et ces Lapons obtinrent du gouvernement américain le privilège de garder des troupeaux de rennes aux mêmes conditions que les Esquimaux. Cependant, le gouvernement oublia de lier les Lapons comme il avait lié les Esquimaux et, depuis cette date, les Lapons ont presque tout vendu leurs troupeaux de rennes à des capitalistes américains qui ont actuellement environ 15,000 rennes. Ces capitalistes ont vendu environ 1,500

carcasses de 150 livres chacune sur les marchés américains au cours de l'année dernière et à un prix variant de cinq à quinze sous de plus la livre que les coupes correspondantes de bœuf domestique. Il y a en Angleterre un marché bien établi où l'on vend de la viande de renne, parce que dans ce pays on a importé le renne de Norvège depuis plusieurs années; cette année on a vendu à Londres 100 carcasses de renne venant de l'Alaska et à un prix d'environ un demi-shilling de plus la livre que la viande de bœuf.

La Lomen Company, dit M. Stefansson, qui est propriétaire du renne en Alaska m'a déclaré qu'elle peut élever sur la péninsule Seward environ cinquante rennes au mille carré. On a trouvé qu'à Point-Barrow et sur la côte nord de l'Alaska le pâturage est supérieur à celui de la péninsule Seward, parce qu'il n'y a point de roches et le sol est plane et dans les prairies le fourrage est plus abondant que sur la péninsule Seward. Par conséquent, nous savons que l'Alaska nord et le voisinage du cercle arctique comprend 150,000 milles carrés de pâturages pouvant nourrir cinquante rennes par mille carré. Ainsi l'Alaska pourra dans quelque temps nourrir 7,000,000 de rennes pouvant produire par année presque autant de viande que 14,000,000 de moutons, soit plusieurs fois la production du mouton dans toutes les parties colonisées du Canada. Il n'y a pas de doute que le prix de la viande de renne baissera jusqu'au niveau de celui de la viande ordinaire. La plupart de ceux qui connaissent la viande de renne sont très enthousiastes à son sujet et disent que la viande de renne est la meilleure au monde, mais il est probable que lorsque cette viande sera abondante sur nos marchés l'opinion publique changera un peu à ce sujet comme c'est le cas pour les autres viandes sur le marché, et bien qu'un certain nombre pourra la préférer au bœuf ou au mouton, d'autres préféreront encore le bœuf ou le mouton.

La Lomen Company dit qu'à l'heure actuelle elle peut produire la viande de renne dans la péninsule Seward, en Alaska, abattre les animaux sur les lieux, expédier la viande par des vaisseaux réfrigérateurs sur un parcours de 3,500 milles jusqu'à Seattle et de là par wagons réfrigérateurs jusqu'à Chicago, et là, vendre cette viande à la moitié du prix ordinaire des autres viandes et encore réaliser un profit considérable. Etant donné qu'au lieu de vendre cette viande à la moitié du prix du bœuf—ils la vendent jusqu'à 35 pour 100 au-dessus du prix du bœuf,—il est clair qu'à l'heure actuelle leur entreprise est excessivement profitable, et, en autant qu'on puisse voir, cela va se continuer encore longtemps.

DES MILLIONS DE MILLES CARRÉS.

Mais tandis que l'Alaska comprend un ou deux cent mille milles carrés de terre propre au pâturage des rennes, le Canada a de un à deux millions de milles carrés de terre également propre à cette fin et, en plus, ce vaste territoire est mieux situé au point de vue des facilités de transport. La mer de Behring n'est pas ouverte pour une plus grande partie de l'année que ne l'est le détroit de Hudson, et s'il est possible d'expédier de la viande d'un territoire avoisinant la mer de Behring à une distance de 3,500 milles par l'Océan Pacifique, et puis à 3,000 milles par voie ferrée et à 3,000 milles par eau jusqu'en Angleterre, il est clair que la chose serait de beaucoup plus facile si, par exemple, les troupeaux étaient placés sur la côte ouest de la baie d'Hudson au lieu du coin le plus éloigné de l'Alaska. De plus, dès que sera terminé le chemin de fer de Port-Nelson, on pourra atteindre le marché de Chicago par une voie ferrée plus courte que celle qui fait le transport de Seattle à Chicago, ce qui donnera à la viande produite dans les régions de la baie d'Hudson une plus grande marge de profits possibles que celle qui vient de l'Alaska, à moins que les règlements du tarif en soient une cause d'empêchement. Même à cette condition, nous avons les marchés de Winnipeg et autres au Canada qui sont plus faciles d'accès.

Les Américains réalisent aujourd'hui qu'ils ont commis une grande erreur en lançant cette industrie sur une si petite échelle. Il leur a fallu environ quinze

ans pour porter à 12,000 le nombre original de 1,200 rennes, et il est maintenant facile à comprendre que s'ils avaient lancé l'entreprise avec 12,000 bêtes et obvié à quinze ans d'attente, ils auraient maintenant une industrie dont les proportions seraient gigantesques. Dans les mêmes proportions d'augmentation qui ont porté le chiffre initial de 1,200 à celui de 170,000 bêtes d'aujourd'hui, le chiffre initial de 12,000 têtes aurait donné aujourd'hui, et dans le même espace de temps, entre dix et quinze millions de bêtes, surtout si dès le début on avait confié l'entreprise à des mains expérimentées au lieu d'être sous la direction maladroite des aborigènes.

Je n'ai pas la patience de soutenir une discussion avec les gens qui croient que les difficultés de transport empêcheraient le Canada de se lancer dans cette entreprise sur une grande échelle. J'ai découvert récemment en causant de la chose avec lord Shaughnessy et M. Beatty, que ces messieurs n'entrevoient pas la possibilité de ces grandes difficultés dont on parle, et si des hommes du type de ces messieurs ne trouvent pas la chose si difficile, quelle raison aurions-nous de craindre? Si un jour vous comprenez toute l'étendue des richesses du nord, vous serez dans la même position que ces pionniers, il y a une quarantaine d'années, qui ont compris la nature des richesses des plaines du Manitoba, et le problème à solutionner ne sera que celui du transport du Manitoba à cette date et pour les régions les moins favorables.

Dans une année, nous aurons une voie ferrée de la côte du Pacifique à la baie d'Hudson, et nous avons déjà la route océanique pour l'Europe. Si vous voulez trouver un pays de pâturage qui soit aussi inaccessible que le Manitoba l'était en 1875, vous n'avez qu'à placer votre doigt sur quelque point central de la région du grand lac de l'Esclave.

GRANDS PROBLÈMES CONCERNANT LA VIANDE POUR LE MONDE ENTIER.

Les questions d'approvisionnement de viande et de laine pour le monde entier deviennent de plus en plus difficiles à résoudre, et la raison de ceci est évidente. Toute solution proposée jusqu'ici n'a été que temporaire. Nous entendons beaucoup parler des excellents pâturages de l'Argentine, mais ces pâturages ne sauraient durer plus que quelques années. On peut récolter plus de comestibles au mille carré en faisant la culture des céréales et des vergers qu'en y élevant des moutons et des bœufs; ainsi, bien que les terres sauvages de l'Argentine peuvent devenir bientôt un immense pâturage pour les bestiaux, elles n'en seront pas moins les terres de la culture des céréales et des fruits avant bien des années. Dans les zones tempérées et équatoriales, ce n'est que la terre semi-aride qui se prête d'une manière assez permanente au pâturage, et même au travers de ces régions la culture sèche et l'irrigation pénètrent de plus en plus. Dans l'est de l'Orégon et de Washington, par exemple, ainsi que dans le sud de notre Colombie-Britannique et de l'Alberta, l'irrigation a déjà transformé d'immenses territoires de pâturages en vergers et en champs de blé. Et ce développement est destiné à continuer ses progrès, tout en limitant de plus en plus les terres productrices de viande et de laine du monde entier.

Mais à moins que certaine découverte révolutionnaire soit faite en matière d'agriculture, nous avons au Canada un immense territoire propre aux pâturages et trop éloigné dans le nord pour être compris dans la zone de culture profitable des céréales. Ce territoire couvre environ trois millions de milles carrés; mais si vous y enlevez deux millions de milles carrés pour les forêts, les lacs poissonneux et les districts qui sont stériles à cause des roches qui s'y trouvent, il vous reste encore un million de milles carrés couverts par des prairies. L'été varie en durée de six mois au nord du lac de l'Esclave à trois mois dans les îles qui se trouvent plus au nord. Mais que l'été dure trois ou six mois, il est suffisamment long pour le développement de la végétation nutritive laquelle, tout en n'étant verte que pendant l'été, constitue néanmoins pendant l'hiver une

[Suite à la page 9.]